

## TÉNÉBRES AU PARADIS

Six jours avant Noël, deux racailles m'enlevèrent dans la rue et me balancèrent dans une camionnette noire. J'aurais pu être terrorisée si je ne m'attendais pas à... quelque chose. Pas forcément un kidnapping, mais je me doutais qu'il y aurait un retour de bâton à un moment donné. La question qui m'agitait était de savoir si c'était Wedderburn, voulant me montrer qui était le chef, ou l'opposition, c'est-à-dire Dwyer ou Fell, ou plus mystérieux... le Harbinger. Pendant que je cogitais en silence, les gorilles au visage d'acier et à la mâchoire de béton ne trahissaient pas le moindre signe de qui les avait envoyés.

Boston défilait à toute allure tandis que ma joue était appuyée contre la vitre embuée, où elle laissait une marque. Mon cœur battait à tout rompre malgré mes tentatives pour rester calme et ma respiration s'étranglait en petits sanglots silencieux. *Je suis complètement larguée.* Cette fois-ci, mon copain n'allait pas venir à la rescousse ; fini, Kian qui sortait de nulle part quand j'avais besoin de lui, car il ne faisait plus partie du jeu immortel – il ne possédait plus ses super pouvoirs – et j'avais claqué ma dernière faveur pour le libérer.

Enfin, la camionnette stationna dans un quartier douteux pas très loin des quais. Je jetai un coup d'œil à l'avant entre les deux hommes. L'un était afro-américain, l'autre avait

l'air scandinave. Ils étaient de la même taille et morphologie, environ un mètre quatre-vingt-quinze, avec des épaules d'armoire à glace. Leur allure et coupe de cheveux militaire suggéraient qu'ils étaient passés un jour par les forces de police ou des troupes spéciales. Leur regard glacé me décourageait de quémander renseignement ou pitié.

— Sors du véhicule, miss.

Cet ordre revêche venait du conducteur. Lorsqu'il se retourna pour me parler par-dessus son épaule dans l'habitacle sombre, j'eus d'abord l'impression que ses yeux noirs n'avaient pas de pupille, comme ceux des enfants effrayants qui escortaient l'homme au sac. Je ne pouvais pas penser à ce truc sans un mouvement de dégoût – et la certitude horrible qu'il détenait la tête de ma mère.

— Pas avant de savoir à qui je rends visite.

— Je pourrais te forcer, dit l'autre tranquillement. Mais ça serait... pas joli joli.

À son léger accent, je devinai qu'il était allemand. Le conducteur haussa les épaules en descendant de la camionnette et ouvrit ma portière, qui était verrouillée de l'extérieur.

— Hé, elle le saura bien assez tôt de toute façon, pas vrai ?

Il me lança :

— Le Harbinger serait ravi de vous accueillir.

L'ironie de sa courtoisie ne m'avait pas échappé, mais puisque j'avais obtenu l'information que j'avais demandée, je sortis d'un bond sans en rajouter. *Ça pourrait être pire. Mais j'avais rendez-vous avec Kian il y a dix minutes.* Il ne lui faudrait pas longtemps pour s'apercevoir qu'un truc clochait. J'espérais juste qu'il n'aurait pas la mauvaise idée d'avertir mon père. Celui-ci ne pouvait rien faire de toute façon, alors autant qu'il reste dans son labo, comme il le faisait depuis la mort de ma mère, indifférent au monde. *Et à moi*, pensai-je.

Le vlan de la porte derrière moi, claquée par le conducteur, déclencha une sorte de séisme dans ma poitrine. Ma

grotte cardiaque résonna, simple cage en os retenant mon cœur prisonnier. Je savais que j'étais incapable de prévoir toutes les issues de cette mésaventure... et de toute façon, je n'avais eu que trois faveurs. La majeure partie de l'équipe des Intouchables était morte, et j'ignorais toujours si c'était Wedderburn ou l'opposition. Pendant que je m'efforçais de protéger ma meilleure amie, Vi, je ne m'étais pas doutée que ma mère puisse être visée, jusqu'à ce que ce soit trop tard. J'étais encore hantée par sa mort. J'étais écorchée vive et noyée de remords.

Le bâtiment qui se dressait devant moi ressemblait à un entrepôt, plutôt délabré. Les briques rouges étaient délavées, elles devenaient orange rouille, et au moins la moitié des fenêtres étaient cassées ou condamnées. J'inspirai profondément et remarquai l'odeur d'embruns, d'eau croupissante, de bois pourri et un relent de poisson plus très frais. Un journal voleta dans l'allée pour venir se poser sur un monticule de débris de pavés. On aurait pu penser qu'un acteur indépendant et si important du jeu immortel pouvait se payer une meilleure planque, mais peut-être que c'était fait exprès – brouiller les pistes, ou un truc dans ce goût-là. Le conducteur fit le guet pendant que le mec allemand ôtait les chaînes cadenassant des portes métalliques. Étrangement c'était les éléments les plus récents du bâtiment.

— N'importe qui pourrait grimper par l'une des fenêtres cassées, soulevai-je.

Géant Blond m'adressa un rictus effrayant.

— C'est fait exprès.

J'ai pensé que je n'obtiendrais rien de plus, mais le conducteur précisa :

— Les portes sont un avertissement. Si les gens préfèrent l'ignorer, ils sont évidemment les bienvenus pour entrer et jouer.

— Avec le Harbinger.

Je me doutais que ça ne devait pas bien se passer pour les

vandales isolés et les bougres qui pénétraient par effraction, mais j'avais mes propres problèmes à gérer.

— Pourquoi veut-il me voir ?

Les portes s'ouvrirent à toute volée quand les chaînes se détachèrent.

— T'as qu'à aller le découvrir toi-même.

Dedans, tout était sombre, comparé à la relative luminosité du jour d'hiver. En frissonnant, je remontai le col de mon manteau rouge et avançai d'un pas dans les ténèbres. Les portes se refermèrent violemment derrière moi et en entendant les hommes qui verrouillaient les chaînes, je luttais de toutes mes forces contre l'envie de hurler à l'aide comme une jeune fille ligotée aux rails ferroviaires. Rien n'y faisait, je ne pouvais pas maîtriser la terreur qui s'emparait de moi et changeait mes jambes en coton.

— Edie Kramer.

Les échos du murmure m'assaillirent, me flanquant la chair de poule.

L'obscurité était si dense et si profonde, ça ne pouvait pas être naturel. Aussi sales que puissent être les vitres, la lumière du jour aurait dû filtrer, mais cet espace glacé et humide rappelait juste une grande tombe. C'était comme si, au prochain pas, j'allais dégringoler de six pieds sous terre et quelqu'un allait m'ensevelir, des pelletées tombant sur mon visage horrifié. Ma respiration devint très perceptible, comme le halètement terrifié d'un enfant découvrant que l'interrupteur ne fonctionne pas et qu'il est *sûr et certain* qu'il y a quelqu'un dans la pièce.

— Oui, réussis-je à prononcer.

Je ralentis jusqu'à une quasi-immobilité, tâtonnant pour trouver mon chemin. C'était comme toutes les maisons hantées que j'avais connues, hormis la certitude que personne ne me ferait de mal et que toute chose lugubre que je pourrais toucher n'existait pas en réalité. Mon ouïe s'aiguisa, pour compenser mon absence de vision. Quelque chose remua

par terre. Je me figeai en sentant de petites pattes sur mes Converse. *Un seul. Probablement un rat.*

— Je te vois très bien.

C'était une voix légère, presque espiègle, et le sourire que j'y perçus rendait cette fâcheuse situation encore plus inquiétante.

— Tu n'arrives pas à me trouver ?

— Peut-être que je pourrais, dis-je. Si vous continuez à parler.

— Je pourrais te guider. Si tu me fais confiance.

Un rire nerveux m'échappa.

— Non. Mais merci quand même.

— Tu vas me priver d'une petite occasion de rigoler ?

— À moins que vous trouviez ceci complètement tordant.

Sinon oui. Tout à fait.

— Comme tu veux.

L'afflux violent de lumière me fit cligner des yeux, la pièce était maintenant d'une netteté douloureuse. Je portai une main à mon visage pour me protéger, pendant une minute ou deux. Assez rapidement, je pus distinguer le lieu tel qu'il était. On aurait dit qu'une rave party avait eu lieu en 1999 et que personne n'avait jamais pris la peine de nettoyer. C'était un mélange de crasse, de détritrus, d'excréments d'animaux et de toiles d'araignées. *L'endroit idéal pour se débarrasser d'un cadavre.* Fuir par l'une des fenêtres brisées me traversa l'esprit, mais je me dis que si le Harbinger était aussi redoutable quand il était d'humeur taquine, je n'avais certainement pas intérêt à le provoquer.

À ce sujet, je ne voyais toujours pas mon hôte.

— Où êtes-vous ?

*Peut-être qu'il est invisible comme le chat du Cheshire.*

— Lève les yeux, poupée.

Sans réfléchir, je renversai la tête et repérai une silhouette sombre perchée comme un oiseau de proie sur la mezzanine

au-dessus. Quelque chose dans ses genoux et ses coudes me donnèrent la vague impression que cette créature n'était pas humaine. Impression renforcée par la démarche du Harbinger, qui avait l'air de voltiger comme s'il marchait sur des pierres invisibles qui amortissaient sa chute. Il atterrit en douceur et se fendit d'une révérence théâtrale. Il portait sur le dos la moitié d'une friperie : une queue-de-pie, un chapeau haut-de-forme, un gilet à plumes, un pantalon en satin et des bottes de l'armée vintage, sans parler d'une chaîne de montre à gousset magnifiquement gravée, attachée non pas à une montre, mais à un chat en porcelaine au long cou. Ses cheveux noirs lui tombaient en cascade jusqu'à la taille, parsemés de mèches argentées qui scintillaient comme des éclats de lune.

J'eus du mal à me concentrer sur son visage seul. Son allure frappait mon esprit. Il était le mariage chaotique d'une beauté inhumaine et d'un désespoir poignant. Il évoquait des failles terrestres remplies de rubis bruts, des gouffres sacrificiels, des lisières jonchées de fleurs sauvages. Ses yeux étincelaient comme les éclairs d'un orage d'été, je ne parvins pas à soutenir son regard. Une telle promiscuité me donnait envie de reculer, comme si respirer tout près de lui allait m'électrocuter. *La vache. Et dire que Kian est allé trouver cette créature pour négocier avec elle. Pour moi. Je dois être forte.*

Me sentant comme Alice au pays des horreurs, je fis une courbette hésitante, qui aurait été plus crédible avec un petit tablier.

— Enchantée.

Sans doute Harbinger savait que je pensais l'exact contraire, mais je n'avais jamais consulté le guide des bonnes manières pour une telle occasion.

— Alors, tu vaux la peine qu'on meure pour toi, hmmm ?

Il m'encercla plusieurs fois, d'une démarche lente et

saccadée, s’approchant pour me renifler comme si je possédais un effluve exotique.

— J’espère qu’on n’en arrivera pas là, répondis-je.

Il s’immobilisa, la tête dodelinant comme celle d’un oiseau.

— Tu ne veux pas de ma protection ? Et dire que j’ai fait tout ce minutieux travail pour t’éloigner des ennuis. Ou bien, tu pensais peut-être que tu avais vaincu les fantômes du miroir toute seule... grâce à un drap fabuleux ?

*Et merde.* Je m’étais *effectivement* demandé si ça avait suffi, et comme ils n’étaient pas revenus à la charge, j’avais pensé que j’étais tombée par hasard sur la solution.

— Merci d’avoir veillé sur moi, dis-je en ravalant ma peur. Ce n’est pas que je ne sois pas reconnaissante.

— Mais....? Je pressens ta question et je suis de bonne humeur. Grâce à toi, je vais probablement me réjouir dans peu de temps.

*Qu’est-ce que ça peut bien vouloir dire ?*

— Est-ce qu’il faut vraiment que Kian meure dans six mois ?

C’était le truc des contes de fées. Il avait négocié son dernier atout, sa propre vie, pour me protéger. Il m’avait fait un don que je ne désirais pas, ne pouvais pas échanger et pour lequel je ne pourrais jamais offrir de contrepartie.

— Tu pourrais prendre sa place dans le pacte.

Le Harbinger fit claquer sa langue.

— Ou bien tu pourrais y piéger quelqu’un d’autre. Mais je devine que tes scrupules ne te le permettraient pas.

La douleur s’éveilla en moi, sous forme d’une chaleur permanente au creux de l’estomac.

— Non.

— Je trouve ça véritablement fascinant.

— Ah oui ?

— L’instinct le plus pressant chez la plupart des êtres est celui de la survie. Pourtant, de temps à autre, l’humanité produit des pépites rares, capables de sacrifice.

— Est-ce la raison pour laquelle vous souhaitiez me voir ?  
Je n'avais pas bougé, et le Harbinger continuait à me tourner autour. Il me faisait penser à un requin. J'avais entendu dire que si un requin s'arrêtait de nager, il mourrait. Cet être dégageait la même avidité intense, la même énergie de prédateur.

— Entre autres. Je suis curieux... serais-tu prête à m'implorer pour la vie de ton chéri ?

— Est-ce que ça servirait à quelque chose ?

— Ma poupée, non. Il faut bien que je mange, n'est-ce pas ?

Le dégoût m'envahit, je suffoquais presque.

— Vous voulez dire...

— Je ne vais pas le faire griller au barbecue, mais la vie est l'énergie. Et puis il n'y a personne pour allumer des cierges ou implorer mon nom en prière. Alors que devrais-je faire ?

Bien que son ton soit allègre, je sentais qu'il était chagriné, plus qu'il ne voulait bien le montrer.

— Il y en a eu ?

— Autrefois. Mais je n'ai jamais été très aimé, admit-il. Et cela me convient parfaitement.

— Vous ne participez pas au jeu ?

Je crus me souvenir que Kian l'avait mentionné.

— Seulement si c'est moi qui en fixe les règles et qu'elles changent selon mon bon vouloir. Les autres prennent tout ça *tellement* au sérieux. Trop de concurrence ou pas assez c'est tout aussi énervant, tu sais. C'est bien plus drôle de batifoler à la marge, de détruire les plans des autres, juste pour le plaisir.

— Je vous apprécierais cent fois plus si vous me disiez que vous avez mis des bâtons dans les roues de Wedderburn.

Un rire tonitruant éclata et résonna dans l'entrepôt comme un bruissement de milliers d'ailes. Le Harbinger et moi étions seuls, debout sous les feux d'un projecteur. Je n'arrivais pas à me rappeler si la lumière était aussi crue depuis

le début. J'avais l'impression de me tenir au milieu d'une scène, devant un public invisible.

— Mais je ne fais que ça, ma jolie. J'embrouille ses plans et fais équipe avec le dieu du soleil, puis je prends la tangente dès que le vent tourne.

— Je commence à comprendre pourquoi Kian est venu vous trouver.

L'intonation du Harbinger était devenue sérieuse.

— La seule règle que je respecte vient de ce genre d'accords. C'est pour ça que je t'ai amenée ici, pour te conseiller de profiter du temps qu'il te reste avec ton chéri. Ne perds pas ton énergie à chercher une échappatoire.

— Ce n'est pas ce que font les gens d'habitude quand ils ont peur que quelqu'un trouve une faille ?

— *Les gens*, dit-il doucement. Ma petite, je vais être gentil. Ton fiancé n'essaiera pas de revenir là-dessus, mais c'est pour toi que je me fais du souci, si tu t'en mêles.

— Mais vous n'êtes pas censé me protéger, quoi qu'il arrive ?

Le rire de fou resurgit, me déclenchant une migraine aiguë. Ma vision fut envahie de taches noires et la lumière s'intensifia jusqu'à que mes rétines fondent, du moins c'est l'impression que j'avais.

— Y compris de toi ? Tu me surestimes. Je pense que... je t'aime bien, Edie Kramer. Au final, peut-être que ça suffira à te sauver. Sa voix devint songeuse. Ou peut-être que ça te perdra complètement.

*Complètement* vibra dans mon crâne jusqu'à ce que je perde connaissance. Quand je rouvris les yeux, les deux gorilles étaient en train de me déposer dans un virage près de mon immeuble. On pourrait penser que deux géants manipulant une fille en plein jour éveilleraient l'attention de quelqu'un, mais personne ne sembla s'en étonner outre-mesure. J'avais appris à mes dépens que les monstres peuvent se composer un visage si normal, qu'ils transforment l'horrible en

ordinaire. Les passants me prenaient donc peut-être pour un tapis enroulé.

— Vous arrivez à le supporter ? demandai-je avec insolence.

L'Allemand m'ignora mais le conducteur me décocha un regard noir. Puis il hocha la tête pendant trente secondes environ avant de bondir dans la camionnette et de la fondre dans la circulation. Ce fut seulement là que je vérifiai mes affaires : sac à dos, téléphone portable, oui, tout y est, check. Comme prévu, j'avais cinq messages de Kian, qui se demandait pourquoi je n'étais pas au centre commercial, où nous avions rendez-vous pour les dernières courses de Noël. Je lui envoyai un sms :

**Désolée. J'arrive. Il y a eu un contretemps.**

**Tu vas bien ?**

Il se faisait *tellement* de souci pour moi maintenant qu'il ne pouvait plus venir à ma rescousse si j'étais dans la merde. Mais à mes yeux, cela rendait les choses un peu plus... normales entre nous, depuis que ma vie avait tellement foiré. J'ignorais si j'étais toujours un catalyseur ou si j'allais me retrouver avec un contrat de travail dans quelques mois, une fois mon diplôme en poche. Mais tout ça ne m'effrayait pas tant que la perspective de perdre Kian.

*Il est fini*, me soufflait mon cerveau. *Plus que quatre mois à vivre*. Tentant de repousser une vague de souffrance, je me mis à courir vers le métro. C'était encore trop tôt pour que le train soit bondé travailleurs, mais il y avait toujours des étudiants et des individus indescritibles. Je m'assis dans un coin pour éviter tout contact et descendis à l'arrêt du centre commercial. Le jogging me maintenait en forme, et je ne fus donc pas hors d'haleine quand je me précipitais vers Kian. Il attendait toujours dehors, bien que je sois en retard d'une

bonne heure. Ses mains étaient glacées, ses joues cramoisies, et ses belles lèvres presque bleues.

— Pourquoi tu ne t'es pas réfugié dans un café ?

— J'avais peur de te louper.

— Comme si je ne t'aurais pas écrit pour te trouver.

— Je me faisais du souci pour toi, admit-il en me prenant dans ses bras. Et ils n'apprécient pas spécialement les gens qui font les cent pas, dans les cafés.

— Pas faux. On y va ?

— Pas avant que tu m'aies dit ce qui t'est arrivé. Je vois bien qu'il s'est passé quelque chose.

Il me prit les mains, me dévisageant avec une inquiétude aiguë qui m'indiquait que je n'arriverais pas à noyer le poison ce coup-ci.

— Je n'ai pas droit à un baiser de bienvenu ?

Son sourire généra tellement d'électricité en moi, suffisamment pour approvisionner la station de métro d'à côté.

— Avec plaisir. Mais ne crois pas que je vais oublier ma question pour autant.

*Moi, par contre, je peux oublier mon plan.*

J'enroulai néanmoins mes bras autour de son cou. Il m'attira vers lui, me laissant me blottir entre les pans de sa veste ouverte. À chaque fois que Kian baissait la tête, que ses cils se fermaient, je m'efforçais de mémoriser les moindres détails car le temps ne jouait pas en notre faveur. Lovant ses joues légèrement râpeuses dans le creux de mes mains, je caressai sa mâchoire tandis qu'il effleurait mes lèvres. Sans attendre, j'approfondis le baiser, je voulais le marquer de mon empreinte, pour qu'il ne puisse jamais m'oublier, même après mille vies futures, mille lignes temporelles ou je-ne-sais-quoi, pour l'éternité. La chance n'était décidément pas de notre côté. Certes, d'une manière générale, les amours lycéennes ne duraient pas et se consumaient de toute façon – même sans l'intervention de cartes de la mort surnaturelles.

— Waouh ! haleta-t-il, après un très très long moment. Alors, que s'est-il passé ?

Je laissai échapper un soupir. Je devais lui dire la vérité, même si je me doutais bien que cela ne lui remonterait pas le moral. Il n'avait jamais eu aussi peu de pouvoir qu'en ce moment.

— Jure-moi que tu ne vas pas paniquer.

— Si tu commences la conversation comme ça, ça me met déjà en panique, Edie.

— Bon, ok.

Je l'entraînai vers l'entrée du centre commercial, espérant qu'au milieu de la foule, il serait obligé de contenir toute réaction hystérique. Dedans, une cascade glougloutait, teintée de lumières bleues, jaunes, rouges en alternance.

— Deux types m'ont kidnappée et... m'ont amenée au Harbinger.

*Le regard de Kian aurait pu transformer la fontaine en piste de patinoire.*